

Doriat s'est mis à rire :

—La peine de mort ! dit-il. La peine de mort ! Quelle blague !

Il n'y croit pas. On l'emmena et il continue de rire. Il est comme fou. C'est dans les couloirs seulement, qu'il traverse entre les gendarmes, que la clarté se fait dans son esprit. Alors, il s'arrête. Il regarde les soldats qui le conduisent et le tiennent par les bras.

—A mort ? dit-il. Alors, on va me guillotiner ?

—Un peu, mon neveu, dit le gendarme de droite.

—Tu ne l'auras pas volé, dit celui de gauche.

Doriat se tait. Un travail se fait dans sa cervelle. Et il est réintégré dans la prison Saint-Pierre ; il est dans sa cellule, qu'il rêve toujours. Il ne se couche pas. Toute la nuit le gardien l'entend gémir.

—Ma femme ! mes enfants ! Ma Lucienne !

—Farceur, va, dit l'homme, habitué à toutes les comédies du vice.

Le lendemain le trouve éveillé, debout près de son lit. Dans la matinée, M^e Landais vient le voir.

—Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation. Le président vous l'a dit. Vous avez entendu, mon pauvre Doriat ?

—A quoi ça sert-il ?

—A vous faire gagner trois jours. Et, en trois jours, qui sait ?

Doriat signe le pourvoi. Ça lui est égal, après tout. Puisqu'il va mourir, sa signature ne le fera pas condamner. Trois jours après, M^e Landais est de nouveau dans sa cellule.

—Votre pourvoi est rejeté. Reste votre recours en grâce.

—A quoi ça sert-il ? demande-t-il encore.

—A vous sauver la vie, si l'empereur le veut.

Dans tous les cas, à vous faire gagner quelques jours encore. Vos fils, votre femme, votre fille Lucienne s'occupent de rechercher les preuves de votre innocence.

—Hélas ! il est trop tard.

—On ne sait jamais. Il suffit d'un hasard. Votre recours demandera du temps, une semaine, sans doute, davantage peut-être. En une semaine, qui sait si l'on n'aura pas découvert le véritable coupable ?

—Alors, je vais signer. Avez-vous quelque espoir ?

—Certainement, Doriat. Vous avez protesté jusqu'à la fin de votre innocence. Il est possible que présentement quelques-uns des jurés qui vous ont déclaré coupable se repèchent et signent une demande en grâce. Je les verrai un à un. Je leur arracherai leur signature, s'il le faut, mais je vous sauverai, Doriat. Le département de Seine-et-Oise est un de ceux qui ressortissent à la cour de Paris et je suis, vous le savez, le neveu du procureur général. Mon oncle me conseillera.

—Que Dieu vous entende !

—Au revoir, Doriat.

—Au revoir, monsieur Landais, car je vous reverrai, n'est-ce pas ?

—Certes, mon brave homme, n'en doutez pas !

Doriat était blême. Si effaré que fût son esprit, en ces terribles moments qu'il traversait, il n'était pas sans se douter que les consolations et les exhortations qu'il recevait de son avocat étaient peut-être banales. Et il se disait :

—Si je le revois, c'est qu'il aura une bonne nouvelle à m'annoncer, s'il ne revient pas, je suis perdu. Ce n'est pas lui, c'est le bourreau qui viendra m'apprendre que mon recours en grâce est rejeté.

Et un long frémissement d'épouvante l'agitait.

M^e Landais le quitta, sortit de la prison et revint à Paris. Doriat resta seul dans sa cellule, seul avec son imagination fixée sur une pensée unique : le bourreau, la guillotine. Et rien pour l'en distraire. Longues et mortelles, les heures, pour le condamné à mort ! Mortelles, oui. Longues, est-ce vrai ? Ce sont les dernières qu'il vit. Il sait que sa fin est proche, et malgré l'espoir intime de salut qui reste au fond du cœur de l'homme, une invincible épouvante l'envahit à chaque fois qu'un des rares détails de sa réclusion, la ronde du gardien, le déjeuner, le dîner, trahit la rapidité du temps qui passe et lui dit que la vie s'écoule, inexorablement.

Le jour baisse, c'est la nuit. La nuit s'évanouit, c'est l'aurore. L'énorme fatigue des journées précédentes l'a vaincu et il a dormi douze heures sans se réveiller. Et la journée s'écoule encore, rapide comme l'éclair qui, en une centième partie de seconde, sillonne le firmament d'un monde à l'autre. On ne lui a pas même envoyé, comme on le fait d'habitude, un détenu pour lui tenir compagnie. Les deux ou trois premiers jours il est seul. Le quatrième jour, cependant, un gardien s'installe dans la cellule. Doriat ne s'occupe pas de lui, ne le regarde même pas, ne répond rien à ses avances. L'autre lui offre de jouer aux cartes. Doriat ne l'entend point. Des jours s'écoulent encore, emplies de pensées lugubres. M^e Landais ne donne plus signe de vie. Il n'a pas écrit. Il n'est pas venu. Pourquoi ? C'est mauvais signe. Cependant, le neuvième jour, un rayon de soleil perce l'obscurité de son cerveau, peuplé d'épouvantements. Le directeur lui remet une lettre. Elle est de sa femme, avec quelques mots de sa fille Lucienne. Lucienne dit :

« Courage et espoir, père. Je travaille à te sauver. Non pas à te sauver de la mort seulement, mais à te rendre l'honneur ! »

Il la baise mille fois, cette lettre, avec folie. L'espoir grandit. Puisqu'on ne l'oublie pas là-bas, il est sauvé ! Et il s'endort, ce soir-là, plus tranquille. Il s'endort, et presque aussitôt il rêve. A quoi ? A la petite maison de Garches, à son grand jardin d'horticulteur, qu'il soignait avec tant d'amour. A sa femme, à ses deux fils, à sa fille Lucienne. A tout le monde chéri qui pense à lui, qui s'occupe de lui, là-bas, très-loin, au bout de la terre, à Garches. Car, chose bizarre, ce coquet village, voisin de Saint-Cloud, lui semble être à des milliers de lieues de sa prison ! C'est qu'il ressent le vague instinct, dont il ne se rend pas compte, qu'il en serait plus près, s'il n'en était séparé que par des milliers de lieues ! Il se sent exilé, en cette prison, et séparé du monde comme par une mer infinie, infranchissable. Oui, c'est à tout cela qu'il rêve, il se voit au milieu de sa famille ; on l'embrasse ; on le fête ; on le cajole ; enfin, on lui a rendu justice ; le vrai coupable est sous les verrous ; et à lui, l'innocent brave homme, on lui a rendu la liberté ; quelle heureuse journée que cette première journée à l'air libre ! Et comme cela sent bon, la campagne, les bois, les prés, les fleurs ! Il ne peut tenir en place ; il va, il vient ; il étouffe de bonheur ; à chaque instant ; il a envie de crier : « Vous savez, je suis libre ! » Il parcourt les allées de son jardin, entretenu par ses fils pendant son absence, pendant la prévention ; il rentre dans la maison coquette enguirlandée de plantes grimpantes ; mais partout, dans les coins, il retrouve sa femme, sa fille, ses fils ; partout il rencontre des lèvres souriantes qui l'embrassent. Et le soir, il s'endort harassé de bonheur. Oui, en rêve ; en sa prison où il dort, il se voit parfaitement s'endormir à Garches, dans son vrai lit doux ; et même, son rêve va plus loin ; comme il est fatigué de la veille, il dort sans doute plus tard que de coutume, car il rêve qu'on lui crie à l'oreille :

—Eh ! Doriat ! Doriat ! levez-vous, mon garçon.

Et il s'entend très bien, répondant d'une voix ensommeillée :

—Laissez-moi dormir encore un petit peu !

—Allons, Doriat ! Debout. Votre recours en grâce n'a pas été accueilli. L'heure est venue. Il faut vous lever !

Et il sent qu'on le bouscule. De rudes mains s'appliquent sur son épaule et le secouent. Alors, il se réveille, le rêve cesse, il s'assied sur son lit et regarde avec stupefaction l'étroite cellule où il se trouve, et tous ceux qui l'entourent et dont les yeux attristés le considèrent. Il ne sait pas où il est, et il est tout surpris de ne pas voir auprès de lui, sa femme, sa fille, ses deux fils. Au lieu de ces visages aimés, il y a là quatre hommes et un prêtre, l'abbé Follet, tous les cinq entrevus, à différentes reprises, pendant le lugubre calvaire de sa prévention et de sa condamnation : c'est un commissaire de police de Versailles, le greffier de la cour impériale, le directeur de la prison, le chef de la sûreté de Paris, l'aumônier des prisonniers.

—Hein ? fit Doriat. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ?

Puis tout à coup, des idées plus nettes lui reviennent.

—Ah ! je rêvais, mon Dieu, je rêvais que j'étais libre. Et je suis toujours en prison.

Et après un silence qui a quelque chose de terrifiant :

—Qu'est-ce que vous me voulez ? Pourquoi me reveillez-vous ?

Le chef du service de la sûreté lui dit doucement :

—Votre recours en grâce est rejeté. L'heure de mourir est venue.

—Mourir ! mourir ! alors c'est la grâce.

L'aumônier le prit dans ses bras l'embrassa en pleurant :

—Du courage, mon cher enfant, songez à la miséricorde divine.

Et Doriat, le repoussant, dit d'une voix enrouée :

—Mourir ! Mais vous savez pourtant bien que je suis innocent, monsieur le curé, puisque vous avez entendu ma confession !

Sublime et naïve parole qui prouvait la droiture du malheureux. Doriat reste assis sur son lit. Il est à moitié fou. Il est devenu presque enfant et il faut qu'on lui répète les ordres à plusieurs reprises, pour qu'il les comprenne.

—Allons, il faut vous lever, lui dit-on.

Il se dresse. Des gardiens lui enlèvent le costume de la prison et lui passent ses vêtements. Il se laisse faire. Le corps seulement est entre leurs mains. L'âme n'est plus là. Il entend qu'on dit de lui :

—Il ne sera pas méchant. C'est inutile de lui passer la camisole de force.

Et le chef de la sûreté lui demande, d'un air bonhomme :

—Voyons, mon vieux Doriat, puisque vous allez mourir, avouez donc que c'est vous qui avez fait le coup.

Doriat se redresse. Cela seul lui rend la vie, du rouge au visage.

—Oui, dit-il, je vais mourir, eh bien ! je jure que je suis innocent.

Quand il est chaussé, on s'écarte. La porte de la cellule est ouverte.

—Marchons !

—Où me conduisez-vous ? fait-il, un frisson par le corps.

—Dans le cabinet du gardien-chef.

—Pourquoi faire ?

—Il faut qu'on vous coupe les cheveux.

—Ah oui ! c'est vrai, c'est vrai, dit-il.

Et il marche en tête, les genoux se frottant, et cependant plus calme que tout à l'heure, parce qu'une pensée lui vient : Il est victime ! Il est martyr ! L'exécuteur des hautes œuvres est arrivé la veille, à trois heures, de Paris, par la gare des Chantiers et il est descendu, avec son fourgon, dans un hôtel de la rue des Récollets. A trois heures du matin, le fourgon apporte l'échafaud au pont Colbert, lieu de l'exécution, sur la route de Jouy-en-Josas, entre les bois de Buc et l'hippodrome de Porchefontaine. A cinq heures, le montage des bois de justice est achevé. Deux à trois mille personnes sont là, massées derrière les troupes, grimpées sur des arbres, juchées sur des tas de pierres, ayant pris place partout. De la prison Saint-Pierre jusqu'au pont Colbert, le trajet est long, supplice de plus pour le condamné. Et sur ce parcours la foule aussi est échelonnée pour voir apparaître le fourgon qui amènera tout à l'heure, au grand trot des chevaux sur le lieu d'expiation, le gardien-chef de la prison, l'aumônier, le bourreau, les aides, un magistrat du parquet de Versailles, puis Doriat les bras liés derrière le dos, les cheveux coupés, la nuque dégagée, le col de la chemise rabattu, Doriat la victime, Doriat le martyr. Et des gens qui n'ont pas trouvé de place auprès de la guillotine se sont massés sur le chemin qui conduit au cimetière des Gonards, à un kilomètre du pont Colbert, où doit-être enterré le cadavre du supplicié, pendant que sa tête, cette pauvre tête de brave homme qui avait tant pleuré durant la cour d'assises, serait envoyée à l'hôpital de la rue Richaud.